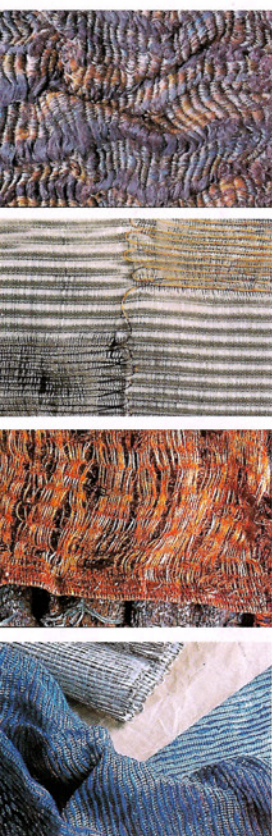


## Luc Druez tisse les couleurs de la transparence

Ce jeune homme belge, moderne alchimiste de matériaux synthétiques ou industriels, transforme notre perception de l'espace grâce à de virtuoses variations sur des tissus translucides.



Le garage de la petite maison en Wallonie est classique : parpaing, outils de jardin, échelles. Pourtant, dans la pénombre, le regard accroche de curieuses tentures. Quelle araignée aux pattes de fée tisse ici ses toiles ? Dans des lessiveuses aux allures de chaudron, quel sorcier fait bouillir ces écheveaux qui sèchent, laissant de sublimes traînées dégoulinantes comme des tableaux de Jackson Pollock ? A côté de délicates bobines de fils de cuivre, rescapées des « cimetières métallurgiques » du voisinage, une hache massive et un étau non moins brut témoignent qu'ici on ne fait pas que dans la dentelle. Luc Druez, chercheur en textile, expérimente des tissages couleurs de l'air du temps présent. A la fois précieux et dotés d'une incroyable résistance. Car le jeune créateur croit à l'utilité, à la fonction et ne se prend pas pour un artiste : « Je ne fais pas des œuvres d'art, je fais des produits. Je dois donc en trouver la justesse technique. En ajoutant la résistance à la douceur, en contrôlant l'aspect par rapport à la fonction, en prenant soin, par honnêteté, que cette fonction ne détruise pas la matière, aussi belle que je la souhaite. »

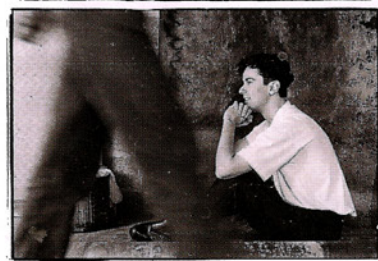
Son exposition personnelle à Paris, après Bruxelles, Genève et Lille, présente le fruit de ses expériences, au sens scientifique du terme. Chercheur définitivement engagé, sa démarche passe par une série d'impulsions qui peuvent aussi bien jaillir de traités de physique et de chimie que d'un mur « support de souvenirs, » où est épinglée une « encyclopédie personnelle d'impressions », lui permettant de s'inspirer de tout un monde allant de photos de sardines étêtées, hors de leur boîtes, aux iridescences pleines de profondeurs, à un lambeau de papier jauni par le temps. Ce temps,

Fils de cuivre en bobines (à droite), brochés sur ottoman, fils de lin et de soie onvés, raphia synthétique se mêlent et se démêlent pour des variations sur la transparence de la matière (en haut).



PHOTOS FRANCOIS GOUDIER

Dans le garage-atelier-laboratoire, un voile couleur de temps d'orage et un écheveau qui sèche (ci-dessus), observés par Luc Druez (à droite).



dont il s'efforce d'inclure la trace dans ses tissages mais dont il contrôle les effets. « De ces fils de cuivre, j'ai pris des photos, pour constater leur évolution, leurs transformations, leurs oxydations. Puis, j'ai repris les fils bruts et nus pour provoquer artificiellement cette marque du temps. Il y a toujours un marge d'évolution accidentelle mais la base est choisie. »

Une base sur laquelle il s'acharne, y ménageant des ouvertures, y créant des distorsions, y enfermant des filaments de crin comme des cheveux d'anges prisonniers de gazes de polyester. Quand il travaille le lin, son intervention n'est pas moins physique. Il le « dévore », il en « rétracte » les fibres, en « écharpe » les extrémités, pour proposer aux couturiers sa collection « Linéus » dont Paco Rabanne et quelques autres ont ponctué leurs défilés haute couture. De son passé au Conservatoire royal de musique de Bruxelles, il a gardé le touché musical et, debout, à son métier à tisser, il lit sur des cartes perforées l'exécution de ses tissus, comme une partition. Avec une force tranquille, il contrôle ses recherches, comme dans un laboratoire, avec l'assurance d'un grand professionnel. « Je travaille une matière qui n'est pas close. Je ne plaque pas de la couleur ou de la substance sur le tissu, j'interviens en son sein, en son cœur ». ■ J.-P. B

● Le travail de Luc Druez est visible en permanence à la Galerie Marie Biras, 5, rue Lobineau, 75006 Paris, 43 25 01 64. Ses dernières réalisations y sont exposées jusqu'au 25 octobre.